Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 35

Artikel: Une excursion dans le Jura
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-179421

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ouverte aux familles des membres de la société. Deux étages sont occupés en entier par des salles d'étude, de dessin, de lecture; ils contiennent aussi la bibliothèque. Le rez-de-chaussée et le sous-sol sont consacrés aux soins plus matériels de la cuisine, comme il convient en bonne économie domestique.

La société a quatre séances par semaine, savoir trois pendant le soirée de jours ouvrables et la quatrième le dimanche; une conférence, un discours sur quelque sujet d'intérêt général fait comme le noyau de ces réunions; celle du dimanche prend le caractère d'une véritable fête à laquelle prend part toute la famille de l'ouvrier.

Tous les domaines, à l'exception de la politique et de la religion, sont ouverts aux orateurs. Les orateurs se recrutent parmi les membres du comité d'enseignement; la série de leurs leçons est fixée trois mois à l'avance et publiée par un programme trimestriel. Ce sont pour la plupart des leçons isolées, destinées à résoudre des questions restreintes; souvent, toutefois, plusieurs leçons se réunissent en un ensemble, s'enchaînent et forment une sorte de cours. De 1861 à 1865, il y a eu 592 conférences, dont la moitié environ portait sur des questions d'industrie ou des sujets de sciences naturelles. A ces leçons se rattachent toujours des discussions sur les points restés obscurs, souvent de vifs débats s'engagent entre les membres pour leur plus grande instruction. Le comité d'enseignement a même cru devoir aller au devant du désir d'apprendre que témoignent les ouvriers, en les autorisant à lui proposer toutes les difficultés qui les embarrassent dans leurs lectures ou dans la vie pratique. Une boîte toujours ouverte se remplit chaque jour des questions les plus variées, et les soirs de réunion générale, les maîtres présents à la séance dépouillent avec un soin patient les billets chargés de questions, partis de tous les coins de l'auditoire.

Le comité de cet enseignement se compose d'amis de l'industrie et des classes ouvrières qui se sont spontanément offerts. Ils se recrutent et se renouvellent sans cesse par l'élection de personnes capables et proposées par les membres eux-mêmes. Parmi les 70 membres dont se compose le comité, on compte plusieurs membres du Parlement, des professeurs à l'Université et de l'école professionnelle, des économistes, des littérateurs, des architectes, des peintres, des médecins, des négociants, etc.

(*La fin au prochain numéro.*) S. C.

Une excursion dans le Jura

faite par trois dames.

Il y a quinze jours environ, le temps paraissant être définitivement au beau, nous nous décidâmes à faire une course dans le Jura, et nous partîmes au nombre de trois personnes féminines. C'était bien un peu indépendant; mais hélas! les maris et les frères ont tant de peine à trouver un moment disponible lorsqu'il s'agit d'une partie de plaisir où seront leurs femmes ou leurs sœurs, que celles-ci sont bien obligées de s'aventurer sans eux. Du reste, nous ne comptions point quitter les routes battues et ne courions donc aucun danger.

En général, lorsqu'on part, on se sent plein d'une force et d'un courage qui semblent devoir être inépuisables, mais les jambes, mal aguerries encore, ne tardent pas, en gravissant la montagne surtout, à se sentir faibles et fatiguées; aussi fûmes-nous charmées, une fois arrivées à l'asile du Molendruz, chétive auberge bâtie dans un terrain fort aride, de quitter la grande route pour entrer dans un sentier qui nous conduisit au joli châlet du pré de Joux, où nous savions trouver une gracieuse hospitalité chez des amis qui y passent l'été et qui, voyant apparaître nos figures échauffées par le soleil et la fatigue, se hâtèrent de nous offrir cette délicieuse crême traditionnelle qu'on mange avec délice, en se servant de cuillers en bois ouvragé; celles que l'on nous donna étaient charmantes, et le *fruitier* en paraissait tout fier.

Nous passâmes là quelques heures d'un repos agréable, puis nous partîmes pour le Pont, en utilisant l'ancienne route qui offre deux avantages: celui d'abréger la distance, et celui surtout de vous permettre d'embrasser d'un seul coup d'œil toute la jolie vallée de Joux lorsqu'on arrive au Mont du lac, tandis qu'en suivant la nouvelle chaussée, vous ne la découvrez que petit à petit.

Cependant le ciel s'obscurcissait, et il soufflait un vent impétueux qui ne prometait rien de bon; le lac, fort agité, venait se briser sur la rive en lames jaunâtres; nous dûmes chercher un abri sous un hangar, afin de pouvoir tranquillement faire honneur à nos petites provisions de voyage. Restaurées, nous recommençâmes la marche, nous réjouissant fort d'arriver au Lieu, but de notre première journée; nous n'y parvînmes pas avant d'avoir reçu une de ces fortes averses si fréquentes à la montagne; mais une halte de vingt-quatre heures passées au milieu des soins les plus aimables nous redonna tout notre premier entrain, et cela d'autant plus qu'on nous conduisît obligeamment jusqu'au Brassus, où nous voulions passer la seconde nuit. La route que l'on parcourt du Lieu à cet endroit est variée par quelques échappées sur le lac, par de nombreuses maisons isolées, des hameaux et des villages. Pendant que notre Bucéphale mangeait un picotin, nous allâmes faire honneur aux produits de l'excellent pâtissier du Sentier, localité charmante, où l'on peut se procurer tout ce qui est nécessaire ou même superflu. Au Brassus, nous descendîmes à l'hôtel de France, et, là encore, nous trouvâmes une nouvelle preuve de la civilisation si avancée à la montagne maintenant: les messieurs G., de Lausanne, commençaient ce soir même un cours chorégraphique, et de nos lits, que nous gagnâmes de bonne heure, nous entendions les: en avant, en arrière, une, deux, trois, etc. Pendant la nuit, nous entendîmes quelque chose de beaucoup moins agréable encore; c'est-à-dire une pluie tombant avec un zèle effrayant pour nous; elle était accompagnée d'un vent furieux qui ébranlait la maison et ôtait toute faculté de dormir, aussi nous levâmes-nous l'esprit aussi noir que le temps, ne sachant comment nous finirions cette course si bien commencée. Un bon déjeûner nous rendit un

peu de gaîté, et profitant d'un moment où la pluie avait cessé, nous commençâmes à gravir la route du Marchairuz; elle est bonne, pas très rapide, mais longue, longue!... Lorsqu'on se croit au sommet, qu'on a même redescendu quelque peu, il se présente tout-à-coup une seconde côte à vos yeux consternés; mais enfin toute contrée que l'on ne connaît pas encore est intéressante à étudier; nous remarquâmes des pierres très singulièrement groupées, ressemblant à un troupeau de moutons couchés dans l'herbe; nous fîmes une petite collection de fleurs qui, en général, sont semblables à celles de la plaine, hors cependant quelques échantillons que nous cueillîmes avec empressement. Le Jura n'a pas, dans cette partie du moins, de flore qui lui soit bien particulière. Enfin nous atteignîmes l'asile du Marchairuz, et, là, nous commençâmes la descente réellement interminable qui conduit à Gimel; trois heures de route, mais embellies en certains endroits par la vue du lac et de ses beaux rivages. Cette pente du Jura diffère beaucoup de l'autre: du côté de la Vallée, de nombreux et beaux pâturages sont égayés par les châlets et leurs habitants, tandis que la pente opposée est infiniment plus boisée et accidentée çà et là par des rochers assez considérables.

La fatigue se faisait décidément sentir lorsque nous arrivâmes à Gimel, qui semblait fuir devant nous; aussi nous entrâmes avec un vrai plaisir dans le bel hôtel de l'Union, qui ne serait déplacé dans aucune ville et où de nombreux pensionnaires vont passer l'été pour jouir de l'air frais et pur procuré par le voisinage de la montagne. Introduites dans une petite salle à manger, nous demandâmes un dîner dont nous éprouvions impérieusement le besoin, mais surtout et d'abord un liquide quelconque encore plus pressant. Une petite femme de chambre d'une drôle de tournure, aux airs prétentieux et qui cherchait, par tous les moyens, à étaler son importance, nous fit attendre fort longtemps et reparut enfin apportant... une nappe! hélas! nous aurions bien préféré une carafe et nous le dîmes, en ajoutant que le trajet du Brassus à Gimel était assez long pour donner une violente soif: « J'ignore où est le Brassus! ne connaissant nullement » la contrée, répondit l'aimable soubrette, mais ce que » je sais fort bien, c'est qu'il y a ici une énorme » quantité de mouches et que leur nombre a doublé » depuis la foire que nous eûmes avant-hier. » Bien, » bien, » lui dis-je, « il y en a partout, mais allez vite chercher du vin et de l'eau, s'il vous plaît. » Un notable moment plus tard, elle revint tenant... la moitié d'un pain et disant qu'elle était si occupée, devant mettre la table d'hôte et ayant la tête si fatiguée depuis la foire qui avait donné tant de tracas deux jours auparavant. Enfin elle daigna nous donner des verres et le reste, puis elle commença à préparer méthodiquement le couvert en se plaignant que depuis cette malheureuse foire les assiettes n'avaient pu encore être choisies.

Pendant que nous dînions, je lui demandai à quelle distance Aubonne était de Gimel? Ah! madame, je n'en sais rien en vérité; nous avons eu la foire ces jours derniers, et je n'ai pas eu le temps de m'inquiéter de ces sortes de choses! Bon! un moment après, je hasardai cette autre question: « pourriez-vous me dire l'heure » qu'il est, ma montre s'est arrêtée. » Impossible de vous satisfaire, depuis avant-hier que nous eûmes une très grosse foire, je n'ai pu encore savoir où j'en suis, mais j'irai m'informer. Heureusement elle sortit en disant cela, car nous ne pouvions plus retenir un fou rire qui éclata d'autant plus violent qu'il avait dû être comprimé. Il ne pouvait plus s'arrêter, et la dame de l'hôtel vînt s'informer de ce qui nous arrivait; je le lui dis en deux mots et nous reprîmes notre route. Un poteau indicateur placé au bas du beau village de Gimel et montrant d'un côté *Aubonne*, de l'autre *Rolle*, nous décida subitement pour ce dernier endroit, et projetant aussitôt d'utiliser le bateau de quatre heures, si nous pouvions arriver à temps, nous allongeâmes le pas, au point de courir presque et nous eûmes la chance de nous rencontrer au port de Rolle presqu'en même temps que *l'Helvétie* qui nous transporta à Ouchy. De là, clopin clopant, nous montâmes à Lausanne prendre une glace qui nous fit grand bien, et, enfin, le chemin de fer nous ramena à C., d'où nous étions parties. Maintenant, un petit conseil aux lecteurs: s'il en est parmi eux aimant le tumulte des foires, qu'ils aillent donc jouir une fois de celle de Gimel, afin d'en donner un compte-rendu qui permette de se faire une idée des causes produisant une pareille perturbation dans les cerveaux féminins! S.

Lé bonbons.

Ma fâi ya dza grand teimps. Monsu R..., lo menistré étâi on tot brav'hommo qu'âmâvé bin lé bonbons, kâ l'ein avâi adé dein sé catsettés dé gardabit po croustelhi quand fasâi lo tor dé sa perrotse. Lé dzeins l'amavont gaillâ et l'invitâvont adé quand iavâi on petit soupâ; ye fasont veni po lo regâlâ dâi bonbons obin fabriquavont dâi brisselets, et lo menistré profitâvé d'on bon momeint po férè sa provegeon à catson et à bon martsi.

On dzo qu'on municipau avâi batsi, Monsu R... fut invitâ po mareindenâ la veilla, on avâi preparâ dâi bin bounés tsouzés et on mette dévant li lo plliat dé bonbons. Lo menistré étâi chetâ à coté d'aô municipau, et vis à vis l'âi iavâi dou farceu que s'étiont balli lo mot po férè onna farça. Quand tot lo mondo fut ein train de medzi, ion dé s'thao dou farceu preind lé motsettés, kâ dein cé teimps on n'étâi pas tant orgolliaô po la lumière et su la trâbllia n'iavai rein q'na tsandâla dé clliâo dé chix à la livra; ye preind don lé motsettés et coudese bin férè atteichon, mâ vouâique la tsandâla détieinte (cé bougro que l'avâi fé per espret). Lo menistré sé peinsa tot d'on coup: vouâitsé lo momeint!... et ye poâisé dein lo plliat dé bonbons ein atteindeit qu'on n'aussé ralluma, et, ... dévenâ-vâi?..... Tandique l'étions â novion, l'autro dé clliâo farceu avâi vito tsandzi dé plliace lo plliat dé bonbons, et l'avâi met dévant monsu R... on saladié tot pllien dé cranma foitâie et lo pourro menistré qu'avâi cru attrapâ on eimbotâ de pélerinés, pllianta la man dein la cranma, et l'étâi eintrain dé sé panâ quand on ralluma. L'étâi pardié bein